

Les bonnes feuilles

Extraits choisis de l'ouvrage

DOUX ET HUMBLE DE CŒUR, LE SAINT ROI QUE DIEU AIMAIT :

DAVID, FIGURE DE JÉSUS-CHRIST

Étude parue dans la *CONTRE-RÉFORME CATHOLIQUE AU XX^e SIÈCLE*, n° 313, juin-juillet 1995, p. 1-35.

La Bible est un miroir. Qui s'y mire s'y trouve, en son rôle et son lieu d'éternité.

« L'Écriture sainte, Messieurs, porte sa grâce avec elle », aimait à dire Monsieur Baufine, notre supérieur de théologie à Issy, en 1946. Pour nous inciter à la prendre pour matière privilégiée de notre prédication. Encore fallait-il la méditer et l'expliquer au sein de l'Église, *in medio Ecclesiae*, dans son cœur où palpite l'Esprit-Saint qui en est l'Âme divine, de Sagesse pleine d'amour, d'Amour plein de sagesse. Et la grâce, alors, donnerait son fruit.

Ainsi en est-il des Actes de David, au sujet duquel j'oserais paraphraser la parole de Jésus sur saint Jean-Baptiste : « Parmi les enfants de la femme, il n'est point de roi plus grand que lui ; mais le dernier dans le Royaume de Dieu est plus grand que lui. » (cf. Lc 7,28) Sentence surprenante, où l'on découvre que les grands personnages de l'Ancien Testament sont des figures des saints de la Nouvelle et éternelle Alliance, en tout premier lieu de Notre-Seigneur Jésus-Christ et de sa toute sainte, gracieuse et glorieuse Mère. Que Jésus et Marie nous bénissent donc dans cette étude du saint roi David, leur ancêtre béni.

David, fils de Jessé, l'une des plus grandes et des plus attachantes figures de l'Ancien Testament, de qui d'autre serait-il la vivante prophétie que de Jésus en tous ses âges et ses états ? Ne l'est-il pas déjà selon la chair ? Ne le serait-il pas, quoique à un moindre degré d'une impossible ressemblance, de son Âme, de son Sacré-Cœur, de son Divin Esprit ? Sans aucun doute, il l'a été et le demeure pour nous, dans les saintes Écritures.

À condition de ne pas oublier que lui aussi ne pouvait être qu'une pâle et pauvre et indigne, voire misérable esquisse de la splendeur de perfection infinie du Verbe divin qui daigna dans sa condescendance se faire en toute vérité et se dire « fils de David », Lui, « le Fils de Dieu » ! Tel se montra notre « beau Pasteur » et divin Sauveur. Tel l'annonça au miroir de l'Histoire sainte, l'humble berger de Bethléem devenu roi de Jérusalem et vainqueur de tous ses ennemis, notre intime frère dans le Cœur Eucharistique de Jésus et Marie.

Le fils de Ruth la Moabite et de Booz de Bethléem.

Quand il paraît, au premier Livre de Samuel, il n'est rien encore et c'est dans une obscurité totale que s'écoule son enfance. Cependant l'Esprit-Saint parle déjà de lui au Livre de Ruth...

C'est un bien beau livre, historique, allégorique et prophétique, que ce Livre de Ruth. Dans ses quatre petites pages, cachées entre les Livres de Josué et de Samuel, se mirent les saints époux chrétiens, les grands-mères si sages, si sages ! que leurs brus écoutent, mais aussi les pères de famille, ou de peuples, ou d'Églises, patriarches tous respectueux de la

Loi divine, les cœurs purs et les vierges éprises de Jésus-Christ, bien conduites à leurs noces mystiques par cette immortelle Noémi qui a nom Église, ou Marie Immaculée, c'est tout un.

Il y a dans ce léger et subtil récit d'obéissance et d'amour, une si belle et si pure, si haute et pieuse leçon que le Docteur mystique par excellence, saint Jean de la Croix, l'a évoquée audacieusement dans son *Élévation XIX*, en termes inoubliables. On y retrouve la conduite enseignée par Noémi à sa bru, fidèlement suivie par elle, en vue d'obtenir de Booz le Bethléemite le fils auquel elle a droit, selon la Loi de Moïse, et qu'elle obtiendra de lui en toute honnêteté à travers épreuves divines et purifications salutaires.

Lire cette transposition mystique du petit Livre sacré nous mettra dans les saintes dispositions de comprendre ces mystères proprement divins que recèle la Bible... Voici cette prière de l'Église, de l'âme, à son Dieu :

« Oh ! combien sera douce à mon cœur votre présence, ô Vous qui êtes le Souverain Bien. Je dois m'approcher de Vous dans le silence. Je dois vous découvrir les pieds, afin que Vous daigniez m'unir à Vous par les liens du mariage spirituel. Je ne goûterai de joie, que lorsque je me réjouirai dans vos bras.

« Je vous supplie maintenant, ô Seigneur, de ne jamais abandonner mon âme à elle-même, puisque je n'ai fait que dissiper ses biens. » (La Pléiade, p. 1234)

Or, voici les deux conclusions de ce roman de grâce divine et d'amour humain, en un mot : de mariage sacré. Toutes deux conduisent à David, et au-delà, par lui, à Jésus fils de Marie.

La première est simple et touchante. Ruth, l'étrangère, est devenue, par un mystère stupéfiant, l'aïeule de David, donc du Christ, elle, la païenne, l'indigne, non sans la générosité et l'obstination de Booz, figure du Dieu très bon et miséricordieux, Père de Jésus-Christ.

« Booz engendra Obed. Obed engendra Jessé et Jessé engendra David. » Sur ces mots, qui ne disent pas le merveilleux mystère qu'ils renferment, se clôt le Livre de Ruth (4, 21-22) et s'ouvre le premier Livre de Samuel.

L'autre conclusion, la voici :

« Booz épousa donc Ruth et elle devint sa femme. Lorsqu'il se fut uni à elle, Yahweh permit à Ruth de concevoir et elle enfanta un fils. Les femmes dirent alors à Noémi : « Béni soit Yahweh qui a fait aujourd'hui qu'un proche parent ne manqua pas au défunt pour perpétuer son nom en Israël. Cet enfant sera pour toi un consolateur et le soutien de ta vieillesse, car il a pour mère ta bru qui t'aime, elle vaut mieux pour toi que sept fils. » Et Noémi, prenant l'enfant, le mit sur son sein et ce fut elle qui prit soin de lui.

« Les voisines lui donnèrent un nom. Elles dirent : “Il est né un fils à Noémi”, et elles le nommèrent Obed (*ce qui veut dire : le Serviteur de Yahweh*). C’est le père de Jessé père de David. » (4, 12-17)

En voici l’explication. L’époux de cette Noémi, Élimélek, était dépositaire de la Promesse faite à Abraham : de ses reins devait naître le Messie... Or, Élimélek était mort, ses deux fils aussi, laissant leurs deux épouses, Orpa et Ruth, sans enfants. Pour Noémi, il n’était plus question d’être mère. La Promesse s’éteindrait-elle ? C’était l’impossible. Aussi, cette vraie fille d’Abraham envisagea une issue, oh ! combien improbable : celle que lui ouvrirait la loi du lévirat (Dt 25), lui permettant d’obtenir du plus proche parent de son époux qu’il lui suscité un fils qui hériterait selon la Loi de Yahweh de tous ses biens et privilèges. Encore fallait-il que Noémi elle-même trouve en l’une de ses brus la bonne volonté de se substituer à elle, et de se prêter à cette maternité que la Loi de Dieu autorisait et que requérait la Promesse messianique à ne pas laisser sans effet. La merveille fut qu’un tel projet réussit et c’est l’objet du Livre de Ruth de raconter comment cela se fit, en beauté, à la louange de la gloire de Dieu et de sa miséricorde sur Abraham et sa race à jamais.

C’est ainsi que de leur chair et de leurs sangs Booz et Ruth légalement mariés engendrèrent pour Élimélek et Noémi Obed, le bien nommé “Serviteur de Yahweh”. Ce serait trop dire qu’ils eurent jamais l’ambition d’un tel honneur ! Ils n’y avaient jamais prétendu, jamais songé ! Et dans cette naissance,

I. SAÛL, UN ROI AU CAPRICE DU PEUPLE

L’histoire de David s’ouvre aux premières pages du I^{er} Livre des rois, I^{er} de Samuel, comme un conte de Noël. Et dès ce début merveilleux, s’annonce le grand parallèle des événements figuratifs de l’ancienne Alliance et de leurs répliques évangéliques, mystères définitifs du Salut ne renvoyant à plus rien d’autre qu’eux-mêmes. Ici, c’est la charmante histoire d’Anne, femme d’Elqana l’Éphraïmite, venue au sanctuaire de Silo implorer de Yahweh, dans sa stérilité, un fils qu’elle lui consacrerait, pour son seul service. Elle l’obtint de sa grâce et dès que l’enfant fut sevré, elle le « céda à Yahweh pour tous les jours de sa vie : elle le laissa là, à Yahweh » (1 Samuel 1, 28).

La réplique évidente de ce lointain événement, en première page de l’Évangile selon saint Luc, est l’annonce faite au prêtre Zacharie, dans le sanctuaire du temple de Jérusalem, que Yahweh donnerait à son épouse Élisabeth, un fils prédestiné à une mission très semblable à celle du petit Samuel (Lc 1, 13-17) ; ce serait le Précurseur de Jésus, voué au service de Dieu dès le sein de sa mère et tous les jours de sa vie.

Le parallèle n’est pas de simple apparence, mais de fond. Et le Cantique d’Anne annonce celui de Zacharie, dans des termes voisins et des sentiments identiques, comme aussi le *Magnificat* de la bienheureuse Vierge Marie, en l’occurrence toute semblable à son Annonciation (Lc 1, 46). Et ce qui m’y impressionne le plus, – c’est d’ailleurs une clef de l’histoire d’Israël comme de toute histoire sainte de l’Église, et de celle de sa fille aînée, “sainte, douce France” –, c’est l’humilité de ces âmes élues pour faire les plus grandes œuvres de Dieu, chantant leur reconnaissance avec une parfaite simplicité. Relisez ce cantique d’Anne (1 S 2), ceux de Zacharie et de la Sainte Vierge, pour comprendre le secret de l’orthodromie divine : c’est Yahweh qui élève les humbles, abaisse les superbes, c’est Lui le secours d’Israël son serviteur, se souvenant de sa miséricorde envers Abraham et sa race, à jamais...

Il faut pousser plus loin notre investigation, guidée par ce parallélisme. Certes, les contes et cantiques de Noël, c’est beau ! Mais quand de si aimables féeries ont leur place dans

ils ne virent leur paternité charnelle qu’au titre d’un service rendu au défunt et à sa veuve, parents légaux de cet enfant. Dieu avait tout disposé en cette rencontre pour manifester sa prédilection pour les humbles, les pauvres, les petits, les cœurs purs, les pacifiques, et son rejet des orgueilleux, des puissants, des arrogants. Être ancêtres du Messie leur était advenu comme une grâce imméritée. Et c’est ainsi qu’ils en vécurent la destinée. Chère payée en épreuves, en inquiétudes, ou angoisses même, le Livre le raconte...

Pendant, Dieu agrémenta cette rencontre de deux êtres si différents, associés pour son seul service, d’un amour mutuel tout orné de vertus et couronné d’un évident bonheur. Ainsi unis l’un à l’autre dans une obéissance et une chasteté parfaites, ils méritèrent d’être proposés aux générations futures comme des modèles d’époux et même d’êtres vierges tout consacrés au Seigneur dans une sainteté sans tache.

Vous remarquerez à l’extrême fin de la même généalogie où ils occupent leur modeste mais glorieuse place, un autre couple à leur image et ressemblance, celui de « *Joseph, l’époux de Marie, de laquelle naquit Jésus qu’on appelle le Christ* » (Lc 3,5). Je vous laisse méditer la beauté de ces figuratifs et comment l’honneur est comparable d’un père adoptif à l’autre, et la vertu, d’une mère à l’autre, son aïeule lointaine. En eux, en elles, l’humilité, la chasteté, l’obéissance à Dieu et l’amour du Messie promis sont d’admirables signes de la prédestination dont ils furent comblés.

David avait de qui tenir...

la grande Bible de l’histoire du salut du monde, elles se détachent toujours en clartés célestes, mais fugitives, sur un fond de tragédie, celle de la grande altercation du Dieu trois fois saint et de son peuple rebelle, l’ancien, mais aussi le nouveau, le chrétien. Et notre vilain temps n’y contredit pas, au contraire ! Il ajoute au parallélisme une barre de plus, un nouveau conflit qui, lui, pourrait bien être le dernier.

Alors, si l’actualité est telle, soyons attentifs au passé et sachons le lire avec des yeux nouveaux, et un cœur ardent à répondre aux admonestations, sollicitations et grâces de notre Dieu.

Samuel, le dernier des Juges en Israël.

Cet aimable enfant, l’enfant du miracle, le doux et chaste serviteur de Yahweh au sanctuaire de Silo, n’aura pas longtemps à attendre, comme plus tard saint Jean-Baptiste, pour s’entendre annoncer par Dieu lui-même le triste état du peuple d’Israël, la faiblesse coupable du prêtre et l’impiété scandaleuse de ses fils. L’enfant est fait le messager du Très-Haut, pour annoncer des malheurs et châtements. On lit cela au très poétique et dramatique chapitre 3, que je cite tout au long pour sa beauté, plus encore pour sa densité théologique : derrière l’enfant Samuel, on croit voir Jean, le Précurseur du Christ (et Lucie de Fatima tout comme...).

« Le jeune Samuel servait donc Yahweh en présence d’Éli ; en ce temps-là, il était rare que Yahweh parlât, les visions n’étaient pas fréquentes. Or, un jour, Éli était couché dans sa chambre, – ses yeux commençaient de faiblir et il ne pouvait plus voir –, la lampe de Dieu n’était pas encore éteinte et Samuel était couché dans le sanctuaire de Yahweh, là où se trouvait l’arche de Dieu. Yahweh appela : “Samuel ! Samuel !” Il répondit : “Me voici !” et il courut près d’Éli et dit : “Me voici, puisque tu m’as appelé.” – “Je ne t’ai pas appelé, dit Éli ; retourne te coucher.” Il alla se coucher. Yahweh recommença d’appeler : “Samuel ! Samuel !” Il alla près d’Éli et dit : “Me voici, puisque tu m’as appelé.” – “Je ne t’ai pas appelé, mon fils, dit Éli ; retourne te coucher.” Samuel ne

L'OUTRAGE SUPRÊME À LA BIENHEUREUSE MÈRE DE DIEU MARIE TOUJOURS VIERGE

Étude parue dans la *CONTRE-RÉFORME CATHOLIQUE AU XX^e SIÈCLE*, n° 316, octobre 1995, p. 1 à 12.

UN petit livre fait fureur, jetant un doute sur la virginité perpétuelle de Marie, ou plutôt la niant formellement, sous la plume de François Refoulé, dominicain, spécialiste d'exégèse biblique. Son argument est simple : les Évangiles parlent à plusieurs reprises des « frères » et des « sœurs » de Jésus : « N'est-il pas le charpentier, le fils de Marie, le frère (*adelphos*) de Jacques, de José, de Jude et de Simon ? Et ses sœurs (*adelphai*) ne sont-elles pas ici chez nous ? » (Marc 6,3) En grec, le mot *adelphos* désigne sans équivoque possible un fils né du même père et de la même mère. Aussi sommes-nous « contraints de reconnaître que les frères de Jésus étaient de vrais frères » (p. 60), des frères de sang, nés de

Joseph et de Marie : « Pour l'exégète et l'historien, les frères et sœurs de Jésus sont, selon toute probabilité, des frères et des sœurs de sang. » (p. 89)

Ce livre de cent pages, se lit d'un trait. Il se présente avec toutes les apparences d'une enquête scientifique rigoureuse, conduite avec le seul souci d'atteindre la vérité vraie : « Dans l'étude qui suit, annonce-t-il, je voudrais comme Socrate être véridique – la tâche est plus difficile qu'on le croit. Trop souvent nous sommes possédés par des passions, qui peuvent être nobles et même édifiantes, mais nous aveuglent à notre insu. Dans ce qui suit, je voudrais être impartial, véridique, tel un vrai disciple de Socrate ! » (p. 17-18)

I. D'HELVIDIUS À REFOULÉ : LE BOUT DE LA QUEUE DU DIABLE !

On peut sourire de l'emphase avec laquelle l'auteur se présente comme un initiateur, à la manière de Socrate. Car il ne fait, en somme, que reprendre la thèse d'Helvidius, homme assez rustre, sans grande culture et d'intelligence bornée, qui publiait à Rome, vers la fin du pontificat de saint Damase (366-384), un libelle contre les chrétiens. Il y soutenait que la Vierge Marie, après l'enfantement surnaturel du Sauveur, avait eu de Joseph, son époux, plusieurs enfants, désignés par les Évangélistes sous le nom de « frères » et de « sœurs » du Seigneur. Saint Jérôme aurait préféré ne pas même répondre. Mais il y fut contraint par les chrétiens de Rome, indignés de l'outrage fait à Marie. Il écrivit son traité *De perpetua virginitate beatæ Mariæ adversus Helvidium* (P.L. XXIII, 183-206), qualifié par le P. Refoulé de « brillant pamphlet » (p. 95). Il y expliquait que le mot « frère » (*adelphos*) doit être compris dans le sens large qu'il a dans plusieurs textes bibliques où il désigne la parenté par le sang dans toute son extension, et non pas seulement la stricte descendance de père ou mère communs.

Récemment, nous avons vu revivre Helvidius en la personne de Jacques Duquesne produisant son *Jésus*. Et le Père Grelot, qui est intervenu à la demande des évêques de France, c'est tout comme saint Jérôme : même style polémique, mêmes arguments. Même sainteté aussi, sans aucun doute. Il écrit :

« Bien que notre auteur ignore les langues sémitiques, ce qui serait utile pour parler intelligemment des textes évangéliques, je lui suggère de faire une exploration dans le livre de Tobie ; l'original araméen est perdu, mais on en a deux versions grecques faites à peu de distance de notre ère (deux siècles peut-être ?). Il constatera que dans Tb 7,2 le "cousin Tobit" est appelé, dans l'une, *anepsios*, et dans l'autre, *adelphos*, "frère". Bien mieux, la "fille" du cousin de Tobit, qui va être donnée en mariage au jeune Tobie, fils de Tobit, est présentée comme sa "sœur" à douze reprises, très vérifiables dans les traductions (Tb 5,22 ; 6, 19 ; 7, 9. 12. 15 ; 8, 4. 7. 21 ; 10, 6. 6. 13). Le jeune Tobie lui-même s'adresse à celle qu'il vient d'épouser en la nommant "ma sœur" (Tb 8,4) ! Ce langage, courant dans la langue araméenne qu'on

parlait en Galilée au temps de Jésus et dans laquelle ont été formées les premières traditions évangéliques, y est très normalement appliqué au cousinage de Jésus. Tant pis pour les historiens improvisés qui ne connaissent ni le milieu où s'est déroulée l'histoire évangélique, ni la langue sous-jacente aux adaptations grecques de textes qui la rapportent. M. Duquesne ignore évidemment tout cela : c'est fort dommage pour ses prétentions à la "science" historique. » (cité p. 33-34)

C'est fort et sans réplique. Mais François Refoulé n'en a cure ! Il en appelle à Renan pour soutenir la querelle que Duquesne fait aujourd'hui à l'Église : « Dans sa préface à la treizième édition de sa *Vie de Jésus*, E. Renan faisait cette observation : "L'orthodoxe (*sic* !), sûr d'avance qu'il n'y a pas une erreur ni une contradiction dans ses livres sacrés, se prête aux moyens les plus violents, aux expédients les plus désespérés pour sortir des difficultés." Quelques protestations adressées à J. Duquesne confirment apparemment le propos de Renan. Pourtant, si nous pouvons espérer progresser, il serait nécessaire que chacun d'entre nous devienne moins passionné, plus serein. » (p. 31)

BIBLE Les frères et sœurs de Jésus

• François Refoulé a voulu faire le point sur la question brûlante des frères et sœurs de Jésus. À partir du Nouveau Testament et de l'Église primitive, il étudie les usages du mot *adelphos* (frère). Sa conviction : le mot ne désigne pas une parenté éloignée, mais signifie « frères » et « sœurs » au sens précis d'enfants d'une même mère. On peut ne pas le suivre, mais il reste l'impression d'un dossier honnête, exhaustif et bien documenté. Les options en faveur du sens étroit me semblent l'emporter. Le choix d'une interprétation se fait non dans les textes, mais dans une tradition de lecture.

A. M.

LES FRÈRES ET SŒURS DE JÉSUS, de François Refoulé, DDB, 124 p., 85 F.

Encore un coup de l'abbé Marchadour, dans *La Croix* !

L'apostat Ernest Renan est la référence de prédilection du Révérend Père François Refoulé. Le premier chapitre de son livre a pour titre : « D'Ernest Renan à Jacques Duquesne » ! Il commence ainsi : « Le 24 juin 1863, l'événement du jour fut la mise en vente de l'ouvrage de Renan, *La vie de Jésus*. Le succès commercial fut extraordinaire : en moins de deux mois, près de 40 000 exemplaires étaient vendus, et ce en dépit du prix élevé pour l'époque : 7,50 F. » (p. 9) Railleur, Refoulé cite Ludovic Halévy : « "Il faut avouer que la réclame a été splendide : toutes les chaires ont retenti du nom de Renan et d'injures à son adresse. Ajoutez à ces attaques verbales, des mandements imprimés de NN. SS. les évêques." De fait, l'épiscopat français s'était mobilisé pour dénoncer le *Jésus* de Renan : lettres pastorales, mandements d'évêques, condamnations ne firent pas défaut. » Refoulé ne daigne pas en citer une seule ligne. Mais dans le chapitre suivant, sous le titre « Quête de la vérité », il présente cette levée de boucliers comme un acte de terrorisme intellectuel comparable à ce qui se pratique dans le monde communiste : « Nul n'a jamais oublié la fameuse formule attribuée à Jean-Paul Sartre : "Il ne faut pas désespérer Billancourt", autrement dit il ne faut pas révéler aux ouvriers communistes de Renault la situation réelle de l'URSS, ses goulags, ses crimes, etc. Une telle pratique est, en vérité, méprisante : seule une petite élite aurait-elle le droit de connaître la vérité ? Mais nous aussi, prêtres catholiques, n'avons-nous pas eu souvent tendance à ne pas dire toute la vérité de peur de choquer les fidèles ? Pourquoi si longtemps, les chrétiens n'eurent-ils pas le droit de lire l'Écriture sainte ? » (p. 15)

Lui, en tout cas, le dominicain Refoulé, a décidé de ne plus « cacher les difficultés de la Bible aux jeunes », puisque « un jour ou l'autre ils découvriront la vérité », afin que ce jour-là ils ne puissent pas dire qu'on les a trompés (p. 16). Après avoir évoqué les mânes de Renan et de Sartre, il entre, enfin, lui-même, sur le devant de la scène. C'est grotesque !

UNE ÉTUDE DE VOCABULAIRE POUR ENFONCER DES PORTES OUVERTES

Premier cas : celui de Jacques, mentionné par saint Paul dans l'épître aux Galates 1, 18-19 : « *Je suis resté quinze jours auprès de Céphas, sans voir cependant aucun autre apôtre, mais seulement Jacques le frère du Seigneur...* » Refoulé remarque : « Nul n'a jamais envisagé une formule araméenne sous-jacente. Paul connaissait personnellement Jacques. Leurs rapports furent même souvent tendus. De toute évidence, dans cette épître, Paul s'adresse aux Galates. Or, comme le relevait déjà le Père Lagrange, dans son commentaire de l'épître aux Galates : "En Galatie, on parlait grec, peut-être plus qu'ailleurs dans ces contrées". Maurice Sartre, auteur d'une brillante étude sur l'Orient romain, de 31 av. à 235 ap. J.-C. (1991), confirme le Père Lagrange : "Les Galates sont des immigrants récents, arrivés seulement au III^e siècle av. J.-C. Ils ont conservé leur répartition entre trois grands peuples ou tribus... Après plus de deux siècles de présence au contact de l'hellénisme et des indigènes d'Anatolie, ils se sont largement intégrés et les traditions celtiques se sont fortement atténuées..." Autrement dit, il est évident que quand Paul disait "frère du Seigneur", les Galates ne pouvaient pas penser "cousin du Seigneur". Et Paul, qui s'était déjà rendu en Galatie, ne pouvait l'ignorer. » (p. 42)

Refoulé cite ensuite la première épître aux Corinthiens 9, 5 : « *N'aurions-nous pas le droit d'emmener avec nous une femme chrétienne comme les autres apôtres, les frères du Seigneur et Céphas ?* » Même observation : « Comme précédemment, nul n'a jamais envisagé un substrat araméen dans ce

verset : lieu de résidence du Proconsul, Corinthe était une ville très importante, à la population mêlée ; les juifs y étaient sans doute relativement nombreux. Mais si Paul s'adressait peut-être d'abord aux juifs, il s'adressait aussi à tous les habitants. Comme il le dit dans sa première épître, "*il a voulu se faire tout à tous pour en sauver sûrement quelques-uns*" (9, 22). Il devait donc le plus souvent parler grec, et quand il parlait des frères du Seigneur, il savait parfaitement que ses lecteurs et auditeurs ne pouvaient pas comprendre "cousins". » (p. 42-43)

Refoulé applique ce raisonnement à tous les autres textes du Nouveau Testament où se rencontre l'expression. À propos des Actes des Apôtres, il oppose Grelot à Grelot : « Dans son étude des sémitismes dans le Nouveau Testament, le Père Grelot présente Luc dans les termes suivants : "L'auteur connaît bien le grec et il n'est même pas sûr qu'il ait compris l'araméen ou l'hébreu... Mais il connaît aussi très bien la Bible grecque." Si Luc connaît si bien le grec, comment pouvait-il dire frère, *adelphos*, s'il voulait dire cousin alors qu'il connaissait certainement le mot *anepsios*. »

Marchadour est impressionné. Moi pas. Et d'abord, l'erreur de méthode est flagrante, de commencer par Paul et Luc. Elle s'explique par le préjugé moderniste que Refoulé partage d'ailleurs avec Grelot et Marchadour et beaucoup d'autres, sur la date de rédaction des Évangiles. Tous la fixent après saint Paul. Nous avons montré, à la lumière des plus récentes découvertes, qu'il n'en est rien : Jean, Marc et Matthieu sont contemporains de la toute première génération chrétienne, avant l'an 50¹. L'argument est donc sans force, parce que saint Paul et saint Luc ont reçu la formule consacrée par l'usage de la communauté. Comme le remarquait déjà le Père Lagrange : « On ne peut pas plus raisonner sur le terme de "frères du Seigneur" sans tenir compte de ses origines premières que sur celui de Christ, sans se demander ce que veut dire Messie.² »

L'auteur poursuit son enquête par où il aurait dû commencer : en saint Jean, en saint Matthieu et saint Marc. Partout il triomphe : « Pouvons-nous envisager que Jean, chaque fois qu'il dit "frère", pense "cousin" ? » (p. 45) Non, certes ! « Sommes-nous autorisés à décider a priori qu'*adelphos* devrait automatiquement signifier "cousin" pour les fidèles de Matthieu ? Qui oserait l'affirmer ? » (p. 53) Personne, assurément ! À juste titre, Refoulé souligne l'absence de toute discordance entre tous les auteurs du Nouveau Testament sur ce point précis : « Cette unanimité est d'autant plus remarquable que, dans les Évangiles, pour des faits beaucoup plus importants, notamment le procès de Jésus, la date de la crucifixion, les récits de la résurrection, le lieu des apparitions, les évangiles présentent de graves discordances. » (p. 46)

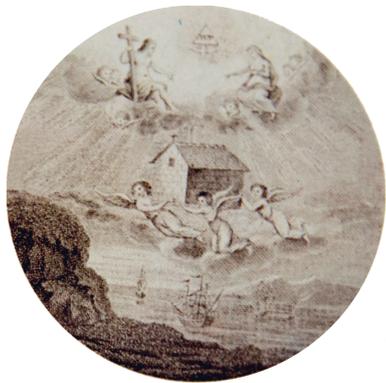
Conclusion : « Pour le moment, je ne vois pas d'autre possibilité, permettant de satisfaire les exigences de la méthode historique, de la vérité des faits et en même temps celle de la piété catholique, sinon la solution qui, précédemment, a voulu concilier le donné scripturaire et les convictions des chrétiens : elle consiste à réinterpréter le dogme de la virginité perpétuelle de Marie pour en faire une virginité "spirituelle", c'est-à-dire l'absence de tout péché. » (p. 114) Et allez donc !

Sur la page de couverture, une œuvre du Caravage (1553-1610) illustre fort bien le contenu du livre. On sait que l'Église fut sévère pour ce peintre italien « qui s'écartait de la grande tradition chrétienne, faite de noblesse et de beauté, écrit Émile Mâle. Par trois fois, elle lui refusa ses œuvres, parce qu'elle les jugeait vulgaires, peu propres à élever l'âme. Elle ne voulut pas placer sur un des autels de Saint-Pierre son tableau de la Vierge et de l'Enfant écrasant le serpent, "parce que la scène, dit Bellori, était représentée de façon basse".

(suite, p. 56)

(1) Voir notre recueil, *Bible, archéologie, histoire, t. I, À la découverte des temps évangéliques et apostoliques*, éditions CRC 1995, p. 8, et passim.

(2) M.-J. Lagrange, *Évangile selon saint Marc*, Paris 1929, p. 81.



DE NAZARETH À LORETTE

LA MAISON DE MARIE

Étude parue dans la *CONTRE-RÉFORME CATHOLIQUE AU XX^e SIÈCLE*, n° 317, novembre 1995, p. 1 à 20.

Posée au beau milieu de la voie publique, elle n'a pas d'autre fondation ; comme si elle était tombée du Ciel, ou bien avait été apportée par les anges...

Précisément ! Telle est l'explication traditionnelle, depuis que Jérôme Angelita a raconté les quatre étapes de la translation de la *Santa Casa* dans son *Histoire de la Vierge de Loreto (Virginis Lauretanae historia)* présentée au pape Clément VII le 19 septembre 1531.

Première étape : dans la nuit du 9 au 10 mai 1291, la maison qu'habitait la Vierge Marie lorsque l'ange Gabriel lui annonça qu'elle serait la mère du Sauveur, est arrachée de ses fondements par les anges et transportée de Nazareth à Tersatz, en Dalmatie, non loin de Fiume. De là elle reprend son vol, le 10 décembre 1294, traverse la mer Adriatique et vient se poser dans le territoire de Recanati, au milieu du bois des lauriers, *laurentum*. Huit mois plus tard, donc le 10 août 1295, la *Santa Casa* se transporte sur le sommet d'une colline appartenant aux deux frères Antici. Le 9 septembre 1295, la ville de Recanati envoie un ambassadeur au pape Boniface VIII pour lui annoncer l'arrivée de la maison de Nazareth sur son territoire. Enfin, le 2 décembre 1295, quatrième et dernière translation de la *Santa Casa*, une centaine de mètres plus loin, sur la route qui conduit de Recanati à Porto Recanati.

L'ampleur du miracle nous déconcerte. Peut-être parce que nous n'avons plus la foi ? Cela ne faisait pas la moindre difficulté, pas l'ombre d'un doute, pour les saints et les foules qui se rendaient en pèlerinage à Loreto dans les siècles passés. Mais quand même ! C'est beaucoup de naïveté. Ils avaient le cœur pris et la pensée noyée dans le mystère inscrit dans le bandeau que le pape Sixte Quint (1585-1590) fit sculpter sur le fronton de la basilique construite pour abriter cette *Santa Casa* : **DEIPARÆ DOMUS IN QUA VERBUM CARO FACTUM EST** Maison de la Mère de Dieu en laquelle le Verbe s'est fait chair.

Aux simples et aux saints, peu importait le mode de transport : « La raison fondamentale et indéfectible du laissez-passer accordé par l'Église à la dévotion de Loreto est la réalité même du mystère de l'Incarnation, que les fidèles venaient honorer en ce lieu », écrit d'Alès, dans le *Dictionnaire apologétique de la Foi catholique* (DAFC) en citant les principes énoncés par le pape saint Pie X dans l'encyclique *Pascendi* :

« En ce qui regarde le jugement à porter sur les pieuses traditions, voici ce qu'il faut avoir sous les yeux. L'Église use d'une telle prudence en cette matière, qu'elle ne permet point que l'on relate ces traditions dans des écrits publics, si ce n'est qu'on le fasse avec de grandes précautions et après insertion de la déclaration imposée par Urbain VIII ; *encore ne se porte-t-elle pas garante, même dans ce cas, de la vérité du fait* ; simplement, elle n'empêche pas de croire les choses *auxquelles les motifs de foi humaine ne font pas défaut*. C'est ainsi qu'en a décidé, il y a trente ans, la Sacrée Congrégation des Rites (décret du 9 mai 1877) : *Ces apparitions ou révélations n'ont été ni approuvées ni condamnées par le Saint-Siège, qui a simplement permis qu'on les crût de foi purement humaine, sur les traditions qui les relatent, corroborées par des témoignages et des monuments dignes de foi. Qui tient cette doctrine, est en sécurité*. Car le culte qui a pour objet quelque-une de ces apparitions en tant qu'il regarde le fait même, c'est-à-dire en tant qu'il est *relatif*, implique toujours comme condition la vérité du fait ; en tant qu'*absolu*, il ne peut jamais s'appuyer que sur la vérité, attendu qu'il s'adresse à la personne même des saints que l'on veut honorer. Il faut en dire autant des reliques.¹ »

Cette doctrine s'applique avec une parfaite clarté au cas de **la translation miraculeuse** de la *Santa Casa* de Loreto. D'Alès rappelle que le premier office de la fête fixée au 10 décembre,

(1) Cité par d'Alès, DAFC (1916), article *Loreto*, t. III, col.22.

LA DÉVOTION DU SOUVERAIN PONTIFE

PARMI tous les Sanctuaires consacrés à la Vierge Immaculée, Mère de Dieu, il en est un qui occupe la première place et brille d'un incomparable éclat. La très pieuse et très auguste Maison de Loreto, consacrée par des mystères divins, illustrée par des miracles sans nombre, honorée d'un incessant concours de peuple, remplit tout l'univers catholique de la gloire de son nom et est, **à bon droit**, l'objet du culte de toutes les nations et races de la terre.

À Loreto on vénère, en fait,

cette Maison de Nazareth chère à Dieu à tant de titres, d'abord construite en Galilée puis arrachée de ses fondements et transportée par vertu divine très loin, au-delà des mers jusqu'en Dalmatie, puis en Italie.

Bénie maison où la Vierge très Sainte, prédestinée de toute éternité et parfaitement exempte de la faute originelle, a été conçue, est née, a grandi ; où le céleste messenger l'a saluée pleine de grâce et bénie entre les femmes ; où, remplie de Dieu et sous l'opération

féconde du Saint-Esprit, sans rien perdre de son inviolable virginité, elle est devenue la Mère du Fils Unique de Dieu, splendeur de la gloire de son Père et figure de sa substance, qui n'a pas dédaigné de naître de cette Vierge très pure, se rendant semblable aux hommes pour sauver et racheter le genre humain, précipité par la faute de nos premiers parents sous l'esclavage du démon.

Bulle du Serviteur de Dieu et Souverain Pontife Pie IX, en date du 26 août 1852.

approuvé par la Congrégation des rites pour Lorette et les Marches, n'en faisait même pas mention. C'est seulement en 1699 que la mention d'une translation assurément miraculeuse trouva place dans la *légende* des matines.

Dans les deux textes que nous citons en encart, les anges ne tiennent aucune place. Le pape Pie IX laisse éclater son culte pour la Mère de Dieu qui aboutira bientôt à la définition dogmatique de l'Immaculée Conception (1854). Quant au fait historique, il déclare sans hésitation sa créance en l'authenticité de la *Santa Casa* de Lorette. C'est la maison de Nazareth « transportée *par vertu divine* très loin ». Mais il se garde bien d'évoquer des anges transporteurs ! Quant à la petite Thérèse se rendant à Rome pour demander à Léon XIII la permission

LE PÈLERINAGE DE SAINTE THÉRÈSE DE L'ENFANT-JÉSUS DE LA SAINTE-FACE

Le dimanche 13 novembre 1887

C fut avec joie que je quittai Bologne, cette ville m'était devenue insupportable par les étudiants dont elle est remplie et qui formaient une haie quand nous avions le malheur de sortir à pied, et surtout à cause de la petite aventure qui m'est arrivée avec l'un d'eux, je fus heureuse de prendre la route de Lorette. Je ne suis pas surprise que la Sainte Vierge ait choisi cet endroit pour y transporter sa maison bénie, la paix, la joie, la pauvreté y règnent en souveraines ; tout est simple et primitif, les femmes ont conservé leur gracieux costume italien et n'ont pas, comme celles des autres villes, adopté la mode de Paris, enfin Lorette m'a charmée ! Que dirai-je de la sainte maison ?... Ah ! mon émotion a été profonde en me trouvant sous le même toit que la Sainte Famille, en contemplant les murs sur lesquels Jésus avait fixé ses yeux divins, en foulant la terre que Saint Joseph avait arrosée de sueurs, où Marie avait porté Jésus entre ses bras, après l'avoir porté dans son sein virginal... J'ai vu la petite chambre où l'ange descendit auprès de la Sainte Vierge... J'ai déposé mon chapelet dans la petite écuelle de l'Enfant Jésus... Que ces souvenirs sont ravissants !...

Mais notre plus grande consolation fut de recevoir Jésus Lui-même dans sa maison et d'être son temple vivant au lieu même qu'il avait honoré de sa présence. Suivant un usage d'Italie, le Saint ciboire ne se conserve dans chaque église que sur un autel, et là seulement on peut recevoir la S^{te} communion, cet autel était dans la basilique même où se trouve la S^{te} maison, renfermée comme un diamant précieux dans un écrin de marbre blanc. Cela ne fit pas notre bonheur, c'était dans le diamant lui-même et non pas dans l'écrin que nous voulions faire la communion... Papa avec sa douceur ordinaire fit comme tout le monde, mais Céline et moi allâmes trouver un prêtre qui nous accompagnait partout et qui justement se préparait à célébrer sa messe dans la Santa-Casa par un privilège spécial. Il demanda deux petites hosties qu'il plaça sur sa patène avec sa grande hostie et vous comprenez, ma Mère chérie, quel fut notre ravissement de faire toutes les deux la S^{te} communion dans cette maison bénie !... C'était un bonheur tout céleste que les paroles sont impuissantes à traduire. Que sera-ce donc quand nous recevrons la communion dans l'éternelle demeure du Roi des Cieux ?... Alors nous ne verrons plus finir notre joie, il n'y aura plus la tristesse du départ, et pour emporter un souvenir il ne nous sera pas nécessaire de gratter furtivement les murs sanctifiés par la présence Divine, puisque sa maison sera la nôtre pour l'éternité... Il ne veut pas nous donner celle de la terre, il se contente de nous la montrer pour nous faire aimer la pauvreté et la vie cachée ; celle qu'il nous réserve est son Palais de gloire où nous ne le verrons plus caché sous l'apparence d'un enfant ou d'une blanche hostie mais tel qu'il est dans l'éclat de sa splendeur infinie !!!!!

HISTOIRE D'UNE ÂME, manuscrit "A", rédigé en 1895-1896, adressé à mère Agnès de Jésus.

d'entrer au Carmel à quinze ans, elle fait fi de la difficulté technique. Pour elle, c'est simple : la Sainte Vierge a transporté elle-même sa maison bénie...

L'ÉNIGME

« Rien n'est impossible à Dieu. » (Lc 1,37) C'est bien le cas de rappeler cette parole de l'ange Gabriel, prononcée dans ces murs, du moins s'ils sont authentiques. Mais le sont-ils vraiment ? Il y a de quoi être perplexe, non seulement en raison de l'invraisemblance du miracle, mais encore en raison du caractère tardif des sources qui nous le rapportent. « En fait, sur la translation de la *Santa Casa*, que l'on dit avoir eu lieu en 1291, le silence est complet pendant cent quatre-vingts ans [...]. Durant cette longue période, pas une voix ne s'est élevée parmi les chrétiens d'Orient pour déplorer la disparition de cette précieuse demeure. En Occident non plus, pas une voix ne s'est élevée pour célébrer un miracle qui aurait dû répandre la stupeur, non seulement en Italie, mais dans toute la chrétienté.¹ » Aux yeux de Leclercq, « il ne s'agit donc de rien moins que de mettre en question l'authenticité de la *Santa Casa* de Lorette ». Et de fait !

Les esprits forts s'y employèrent ouvertement au Congrès international des savants catholiques, de Munich, au mois de septembre 1900, où ils portèrent pour la première fois la cognée à la racine de l'arbre « suivant la rigueur des méthodes critiques »². Mais c'est l'ouvrage monumental du chanoine Ulysse Chevalier, *Notre-Dame de Lorette*, qui acheva de contester les prétendus fondements historiques de la dévotion traditionnelle, dès 1906, d'une manière qui depuis lors a paru décisive à nombre de bons esprits³. Aujourd'hui, le Père Loffreda, o. f. m., du *Studium biblicum Franciscanum* de Jérusalem, écrit dans le numéro de janvier-février 1995 de la revue d'archéologie et d'histoire *Le monde de la Bible*, consacré à Nazareth : « Cette polémique sur l'authenticité de la *Santa Casa* de Lorette, polémique qui s'est prolongée jusqu'à nos jours, n'entre pas dans le cadre de cet article, c'est un problème qui ne relève ni de l'archéologie ni de l'histoire. » Il faut dire que l'éminent archéologue avait préalablement supprimé les données du « problème », il y a de nombreuses années, en écrivant dans la même revue : « Pour ma part, je suis convaincu que, dès la période préconstantinienne, cette maison fut sacrifiée (?) et détruite.⁴ » Quand un éminent archéologue exprime une « conviction », on la suppose fondée ; nul n'a l'impertinence d'en exiger des preuves. Pourtant, il nous faut remarquer que le Père Loffreda n'en fournit aucune à l'appui d'une assertion qui remonte à Chevalier. Celui-ci la posait en effet comme un postulat, principe et fondement qui commanderait toute son œuvre : « Après le dernier effort pour l'indépendance de la Judée, terminé par la substitution d'Ælia Capitolina à Jérusalem (132 à 136), les débris de la nation juive se concentrèrent en Galilée. Tout un gouvernement civil et religieux s'y forma peu à peu. Les grands rabbins de la race de Hillel, avec les chefs du sanhédrin, recueillaient les impôts et exerçaient la justice civile et criminelle. Les juifs obtinrent le privilège de ne souffrir parmi eux personne qui ne fût de leur religion. Dans ces conjonctures, il est bien improbable que les souvenirs matériels de l'Incarnation aient pu se conserver.⁵ » Cette déclaration de principe est suivie d'une énorme compilation de tous les textes connus et inconnus qui se rapportent à Nazareth d'une part, et à Lorette d'autre part, depuis le pèlerinage de sainte Hélène en Palestine, en 326, jusqu'en 1905. « Devant le fatras étalé, écrit Leclercq, il faut reconnaître que ce n'est que fatras et que rien n'a été dissimulé. » En qualifiant de « fatras étalé » l'ouvrage de Chevalier, Leclercq dit bien, car ce n'est qu'un amas de textes entassés sans rime ni raison, dans la seule pensée de libérer l'Église de la « superstition » dont l'accu-

(1) Dom Henri Leclercq, *Dictionnaire d'archéologie chrétienne et de liturgie*, article *Lorette*, tome IX (1930), col. 2473. – (2) *Ibid.*, col. 2475. – (3) Ulysse Chevalier, *Notre-Dame de Lorette, Étude historique sur l'authenticité de la Santa Casa*, Paris 1906, 519 pages. – (4) S. Loffreda, *Mdb*, n° 16, 4^e trimestre 1982, p. 14. – (5) Chevalier, *op. cit.*, p. 21.

sent les protestants, depuis qu'ils allumèrent l'incendie contre les reliques et les sanctuaires de la catholicité en général, et contre celui de "l'idole de Lorette" en particulier¹. Au début du XX^e siècle, l'étude de Chevalier parut leur donner raison : « Cette publication rendra service à l'Église catholique, annonçait modestement l'auteur, en la débarrassant d'un fait controuvé ; car par là tombera, chez nos frères séparés, une des plus fortes objections à leur retour, contre ce qu'ils ont appelé "le miracle de la superstition". » Naïve présomption ! Pour en prendre la mesure, après cent ans de vains efforts, et pour retrouver les voies d'un véritable œcuménisme catholique, il suffit de rappeler le cas du Docteur Fallér, anglican, professeur de l'université d'Oxford, dont Alphonse-Marie Ratisbonne a raconté l'histoire au siècle dernier :

• Le révérend pasteur Fallér, anglican forcené, avait pris à tâche de surprendre l'Église catholique en flagrante erreur sur un point quelconque de sa liturgie. Se trouvant en Palestine, il crut avoir découvert ce qu'il cherchait, dans l'Office de la translation de la Maison de la Sainte Vierge à Lorette. Sur ce, l'illustre professeur se met en route pour Nazareth, avec une pacotille d'instruments et d'ingrédients chimiques. Arrivé au sanctuaire de l'Incarnation, il se livre à mille expérimentations scientifiques ; au-dedans, au-dehors, de haut en bas, de bas en haut il mesure avec une incroyable minutie tout ce qui reste encore des vestiges de l'antique demeure de la Sainte Famille ; il décompose, il analyse, etc. ; enfin, ce laborieux travail terminé, il s'embarque pour l'Italie et se rend directement à Lorette. Là, il recommence les mêmes opérations, il en compare les résultats avec ceux qu'il avait obtenus à Nazareth ; puis, s'apercevant qu'il lui manquait certaines indications, il retourne en Galilée, puis revient à Lorette. Mais voici qu'à mesure que ces confrontations se poursuivent, ses préjugés haineux se changent en confusion, sa confusion en contrition et celle-ci en conversion. Il retourne, une troisième fois, à Nazareth, non plus en chimiste, mais en catholique convaincu.

(*Annales de la Mission de Notre-Dame de Sion*, 1858, cité par P. A. Eschbach, *Lorette et l'ultimatum de M. U. Chevalier*, 1915, p. 54-55).

En osant écrire que la tradition lorétaine n'était elle-même « que fatras », à la ressemblance de l'ouvrage de Chevalier, et que « rien n'a été dissimulé » par ce dernier, Leclercq commettait une double erreur, dont sont encore victimes les lecteurs trop confiants du *Dictionnaire d'archéologie chrétienne et de liturgie*. En effet, Chevalier n'avait montré qu'une seule chose : « La légende relative à la translation de la *Santa Casa* n'est pas antérieure à 1472, première date de son apparition. Présentée d'abord d'une manière vague, imprécise, elle va se développer dans des détails circonstanciés, tels qu'on les lit aujourd'hui, et qui avaient reçu leur



plein épanouissement en moins d'un demi-siècle (1531).² » Mais à cette date le pèlerinage de Lorette, lui, existait depuis plus de deux cents ans. Et c'est là ce qu'il aurait fallu d'abord expliquer !

Trois semaines après la parution de son livre, le 7 août 1906, un lecteur envoyait au chanoine copie d'une bulle du pape Clément V, en date du 18 juillet 1310, ayant pour objet la fondation du couvent des Carmes de Weinheim, au pays de Bade, doté de tous les biens nécessaires à cette fondation par le noble chevalier Charles-Louis de Schevenden. Celui-ci, avant d'entreprendre le pèlerinage de Terre sainte avec sa vertueuse épouse, s'était d'abord rendu « aux pieds de la miraculeuse et divine Vierge Marie de Lorette », *CORAM MIRACULOSA LAURETANA DIVA VIRGINE MARIA* pour y faire sa donation, en son nom et au nom de ses fils et héritiers, par un vœu perpétuel et irrévocable. Après son pèlerinage de Lorette, le chevalier se rendit à Rome où il renouvela son vœu, puis il partit pour Jérusalem.

Le chanoine déclara que cette bulle était un faux. Mais le Père Eschbach répondit point par point aux raisons alléguées par lui et qui ne valaient rien³. Au bout du compte, le faussaire, c'était lui le célèbre savant, Ulysse Chevalier ! et la bulle de Clément V était bel et bien authentique et sa date, de 1310...

« Il faut noter toutefois, écrit Santarelli en 1988, que la polémique stagne encore pendant cinquante ans, éprouvante comme dans une "guerre de tranchée" littéraire, sans que rien vienne indiquer de nouvelles pistes, ni d'un côté, ni de l'autre. » Chacun campait sur ses positions : « Pour les "opposants", la translation de la *Santa Casa* est une légende, *e basta!* Pour les "défenseurs", elle est un miracle indiscutable.⁴ »

(1) Cf. Pier Paolo Vergerio, *De Idolo Lauretano*, Tubingen 1554. Contre Vergerio, évêque apostat passé au protestantisme, saint Pierre Canisius se fit le champion de l'authenticité de la *Santa Casa* de Lorette : « Elles ne nous troublent pas, les critiques de ceux qui accueillent avec dédain ce qui n'est pas clairement démontré par l'Écriture ou par certains historiens, ceux-là du moins qu'ils connaissent et apprécient. » Cité par Giuseppe Santarelli, *La Santa Casa di Loreto*, Loreto 1988, p. 14-15. Texte italien traduit par nos soins. – (2) Chevalier, *op. cit.*, p. 326. – (3) A. Eschbach, *Un document nouveau en faveur de la Santa Casa de Lorette*, Rome 1918. – (4) Giuseppe Santarelli, *op. cit.*, p. 32.



Dans la province des Marches, à vingt-cinq kilomètres du port d'Ancône, Loreto est une petite ville ceinturée de remparts, au sommet d'une colline qui domine la mer Adriatique proche, d'une centaine de mètres. La cité sainte, propriété du Saint-Siège, comprend les palais apostoliques, pouvant loger le Pape et sa suite, et la vaste basilique dont la construction fut entreprise par l'évêque d'Asti en 1468, et la décoration poursuivie par les meilleurs artistes, pendant tout le XVI^e siècle. Logée à l'intérieur, comme la Portioncule à Assise, la *Santa Casa* se trouve aujourd'hui enveloppée dans un splendide monument en marbre qui lui sert de reliquaire, lui-même placé sous la coupole (*infra*, p. 72).

LA VÉRITÉ DES ÉVANGILES

RÉPONSE AUX “VINGT-SEPT” D’ARTE

Étude parue dans la CONTRE-RÉFORME CATHOLIQUE AU XX^e SIÈCLE, n° 336, août 1997, p. 1-36.

Un jour, Jésus se mit à invectiver contre les villes qui n’avaient pas fait pénitence: «Malheur à toi, Chorazeïn! Malheur à toi, Bethsaïde! Car si les miracles qui ont eu lieu chez vous avaient eu lieu à Tyr et à Sidon, il y a longtemps que, sous le sac et la cendre, elles se seraient repenties. Aussi bien, je vous le dis, pour Tyr et Sidon, au Jour du Jugement, il y aura moins de rigueur que pour vous. Et toi, Capharnaüm, crois-tu que tu seras élevée jusqu’au ciel? *Jusqu’à l’Hadès tu descendras.*» (Mt 11,21-23)

Philippe, André et Simon étaient de Bethsaïde (Jn 1,44; 12,21). Située à l’est du Jourdain, à l’endroit où celui-ci se jette dans le lac de Tibériade, c’était une zone riche en alluvions, où le poisson abondait, d’où le nom de Bethsaïd, «maison du pêcheur». C’est là que Jésus nourrit une multitude avec cinq pains et deux poissons (Lc 9,10-17); près de Bethsaïde, Jésus guérit un aveugle qu’il avait entraîné avec lui en dehors de la ville (Mc 8,22-27).

La prophétie de Jésus s’est accomplie à la lettre, de manière impressionnante. Chorazeïn, Bethsaïde et Capharnaüm furent rasées par les Romains au début de la guerre Juive (67 ap. J.-C.). Et l’on perdit jusqu’au souvenir de l’emplacement de Bethsaïde, jusqu’à nos jours.

BETHSAÏDE RETROUVÉE

Au cours de la première moitié du XX^e siècle, cependant, «les indices s’accumulaient pour désigner et-Tell comme l’endroit le plus probable, bien que, il faut le souligner, il n’y eût pas unanimité à ce sujet»¹, car et-Tell se trouvait à deux kilomètres des bords du lac. Mais, «de 1981 à 1984, Bargil Pixner y ramassa des tessons du Grec et du Romain. Il n’y avait donc aucun doute que le site avait été occupé au temps de Jésus.»²

Le Père Pixner explique: «En l’an 115 a eu lieu un formidable tremblement de terre, qui a endigué le Jourdain. Le lac ainsi formé a fini par déborder, entraînant devant lui des dizaines de millions de tonnes de terre et de roches qui se sont déversées dans l’estuaire. Sur sa colline, Bethsaïde s’est alors trouvée éloignée de deux kilomètres des rives du lac. Ses habitants, ayant perdu la possibilité d’exercer leur activité essentielle, la pêche, l’ont donc désertée. Certains se sont réinstallés dans un nouveau village, édifié au bord de l’eau. Un village qu’ils ont nommé Bethsaïde. Ce sont les ruines de ce petit port de pêche, el-Araj, que beaucoup d’archéologues, plus tard, ont confondu avec la vraie Bethsaïde.» Et la conclusion est pleine de modestie: «Je suis heureux d’avoir contribué à rétablir la vérité.»³

Depuis 1987, des fouilles sont menées par une équipe pluridisciplinaire de chercheurs israéliens, américains, allemands, coréens: «Plusieurs découvertes confirment d’une étonnante façon la réalité historique des évangiles. Dans la partie centrale du plateau (zone B), il a été trouvé un ensemble comportant une grande cour dallée entourée de salles datant des premiers siècles avant et après Jésus-Christ. Indiscutablement, cet ensemble a été fréquenté par des pêcheurs; on y a trouvé un hameçon, une aiguille de voilier courbe de 15 cm de long, des plombs de filet neufs et usagés, un lest en basalte pour ligne de pêche. Une pièce absolument unique est un sceau de pêcheur représentant un bateau près d’un grand roseau à larges feuilles identique à ceux que l’on voit encore aujourd’hui dans le delta du Jourdain; dans le bateau, une silhouette stylisée semble lancer un épervier. Cependant, comme les fondations de l’ensemble n’ont pas encore révélé des seuils de portes, même au niveau de la cour dallée, et qu’aucune rue n’est apparue, l’interprétation de ces ruines demeure incertaine. Ce pourrait être une place entourée de boutiques, les bâtiments d’une coopérative de pêcheurs, ou l’opulente *insula* d’une famille de pêcheurs comme les Zébédée.»⁴

«C’est la première fois que nous avons la chance de travailler sur un site directement lié à Jésus, raconte le docteur Remi Arav, directeur des fouilles. *La plupart des autres villes, telles Nazareth ou Capharnaüm, ont été reconstruites après le premier siècle. Bethsaïde, elle, nous apparaît dans toute son authenticité. Elle a été entièrement désertée après l’époque du Christ. Nous travaillons donc sur un site pratiquement intact.*»

L’archéologue israélien ajoute que ce terrain vierge est «une bénédiction pour les archéologues». Ce mot ne nous fera pas oublier la malédiction du Christ annonçant le châtement de la génération incrédule qui l’avait rejeté: «Alors deux hommes seront aux champs: l’un est pris, l’autre laissé; deux femmes en train de moudre: l’une est prise, l’autre laissée.» (Mt 24,41) Les archéologues ont pu vérifier de façon saisissante cette parole de Jésus sur le site soudainement abandonné après Lui, en accomplissement de cette parole. La campagne de fouilles de 1992 a mis au jour deux dalles de basalte, posées l’une sur l’autre, servant à moudre le grain. «Elizabeth McNamer a expliqué ce qui s’est passé après cette découverte: “L’une de mes étudiantes essaya de pousser la pierre du dessus et n’y parvint pas. Alors je demandai à une deuxième étudiante de l’aider. Or, Jésus avait dit: ‘Deux femmes seront en train de moudre’ (Mt 24,41), et en effet il faut être deux pour cette tâche.”»⁵

(1) R. Arav et J. Rousseau, *Bethsaïde, ville perdue et retrouvée*, Revue biblique, t. 100/3 (1993), p. 418. – (2) *Ibid.*, p. 421. – (3) Figaro Magazine, 21 déc. 1996. (4) R. Arav, *op. cit.*, p. 422-423. – (5) Carsten Peter Thiede et Matthew d’Ancona, *Témoin de Jésus. Le papyrus d’Oxford et l’origine des Évangiles*, Robert Laffont, 1996, p. 171.



Carsten Peter Thiede est né à Berlin en 1952, d'une famille luthérienne. Il appartient aujourd'hui à l'Église anglicane où il a été ordonné lecteur. Marié à une Anglaise, père de trois enfants, il est vice-recteur de l'Institut allemand pour l'Éducation et la Science à l'université de Paderborn. Sa monographie sur les fragments de la grotte 7 de Qumrân (Wuppertal, 1986) a été publiée en six langues. Elle a fait l'objet d'une nouvelle rédaction anglaise en 1992, traduite en français chez F.-X. de Guibert : Qumrân et les Évangiles. Les manuscrits de la grotte 7 et la naissance du Nouveau Testament. Le fragment 7Q5 est-il le plus ancien manuscrit de l'Évangile de Marc ? Paris, 1994. Nous ne saurions assez recommander la lecture de ce chef-d'œuvre, fruit de plus de dix années de travail. Il s'appuie aujourd'hui sur un consensus en faveur de l'identification du 7Q5 avec Marc 6, 52-53 et du 7Q4 avec 1 Timothée 3, 16-4, 3, consensus qui rassemble des papyrologues et spécialistes du Nouveau Testament de renom mondial (cf. la note bibliographique n° 25, p. 107).

Émile Puech avait confié au Père Bargil Pixner, à Jérusalem, qu'il acceptait l'identification du 7Q4 avec 1 Timothée 3, 16-4, 3. Thiede ayant publié la confidence (Témoin de Jésus, p. 244, note 20), s'attira un démenti cinglant paru dans la Revue biblique (102/4, octobre 1995) sous la plume d'Émile Puech (p. 570-584), avec le renfort du Père Boismard (ibid., p. 585-588) et de l'abbé Grelot (p. 589-591). Une vigoureuse contre-attaque du papyrologue allemand demande raison aux Français de cette « volte-face », d'une « insincérité manifeste, indigne d'un homme de science », dans un petit livre d'une incroyable alacrité, d'une étourdissante érudition, qui ne laisse rien subsister des arguments adverses : Jésus selon Matthieu. La nouvelle datation du papyrus Magdalen d'Oxford et l'origine des Évangiles. Examen et discussion des dernières objections scientifiques (F.-X. de Guibert éd., Paris 1996).
À lire ! un ballon d'oxygène, pour les vacances...

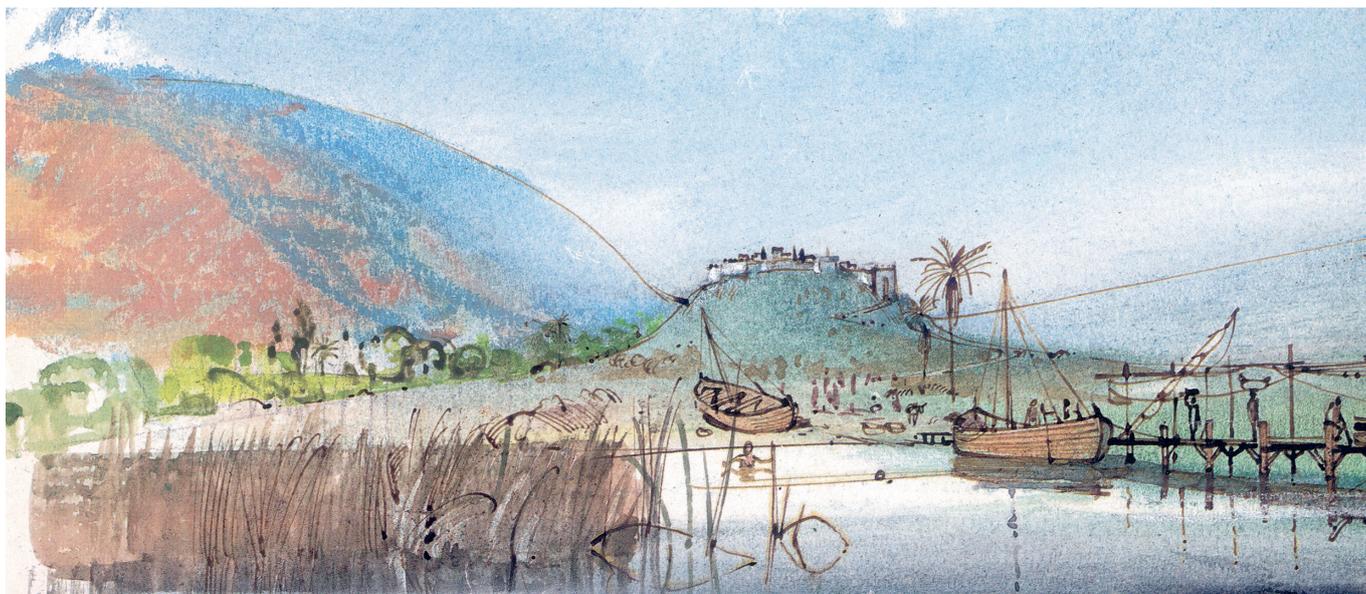
C'est comme si le décor des Évangiles, le théâtre des événements de notre Rédemption, sortaient de terre... ou bien de l'eau ! Tel ce bateau du temps de Jésus, tiré du fond même du lac de Tibériade, sur la rive occidentale, au large de Tarichées-Magdala, la ville de Marie la Magdaléenne. Cette embarcation témoigne de la véracité des récits évangéliques jusque dans le choix des prépositions. Saint Marc raconte comment, avant d'imposer silence au vent et à la mer déchaînés, Jésus était « dans la poupe, sur le coussin, dormant » (Mc 4, 38). Non pas « à la poupe, dormant sur le coussin », comme traduit la Bible de Jérusalem, là où il aurait gêné la manœuvre ! Mais dedans, comme l'a écrit saint Marc en employant la préposition év, et comme le montre l'épave retrouvée, nous faisant voir la scène : sous le pont arrière, il y avait un logement pour les filets, assez grand pour qu'un homme pût s'y tenir, bien à l'abri. C'est là que Jésus dormait, comme dans un tabernacle, tandis que Pierre était au-dessus, tenant la barre, luttant contre les vagues et le vent¹.

Ainsi, il faut reconnaître qu'en ce dernier quart du XX^e siècle, nous vérifions tous les jours, par grâce et non sans une volonté divine, providentielle, que les Évangiles disent vrai, étant l'œuvre de témoins oculaires, bien plus, des acteurs mêmes des événements inouïs qu'ils racontent.

L'HISTORICITÉ CERTAINE DES ÉVANGILES

Il faut donc croire saint Marc, à l'encontre de l'incrédulité invétérée, bétonnée, qui gouverne l'exégèse depuis cent cinquante ans, depuis Strauss et Renan jusqu'à Drewermann, Duquesne et Stanton. « Qu'une tempête se soit apaisée par un mot est une chose que nous ne croyons pas et que nous ne croirons jamais », écrivait Harnack dans l'Essence du christianisme, en 1900. Après cent ans de découvertes archéologiques et de progrès exégétiques, nous sommes en droit de répondre avec assurance : il faut pourtant le croire, d'autant que saint Marc écrivait sous le contrôle des témoins oculaires, comme le prouvent les fragments de papyrus grecs,

(1) Cf. notre recueil *Bible, archéologie, histoire*, t. I, *À la découverte des temps évangéliques et apostoliques*, éd. CRC, 1995, p. 21.



Le site de Betsaïde à l'époque du Christ, petit village de pêcheurs galiléens, tel que les récentes découvertes archéologiques permettent de se le représenter. Perché sur une douce éminence dominant le lac de Tibériade, à l'est du Jourdain, c'était un important centre de pêche, comme son nom l'indique : Beth saïd, en hébreu « maison du pêcheur ». André et Simon, qui étaient de Betsaïde (Jn 1, 44), y pêchaient des poissons de « toutes sortes » (Mt 13, 47), exactement comme aujourd'hui : à l'hameçon, à l'épervier, au filet. Pour acquitter la taxe du Temple, Jésus envoya Pierre « jeter l'hameçon » : « Saisis le premier poisson qui montera et ouvre-lui la bouche : tu y trouveras un statère ; prends-le et donne-le-leur, pour moi et pour toi. » (Mt 17, 24-27) Les archéologues ont retrouvé sur le site des ancres marines (bloc de pierre percé d'un trou pour y passer une corde), des plombs de pêche destinés à lester les filets, près de cent pièces de monnaie, des pots de terre cuite, des jarres servant à la conservation des aliments, des plats, des cruches, des flacons (dessin de Jean-Olivier Héron dans le Figaro Magazine du 21 décembre 1996).

datés d'avant l'an 50, découverts dans la grotte 7 de Qumrân, dont le n°5, appelé 7Q5, conserve un passage de l'Évangile de Marc (Mc 6, 52-53)¹.

Les grottes de Qumrân, ainsi que le site lui-même, ayant été abandonnés en 68 ap. J. -C., au moment de l'invasion romaine, il faut admettre que tous les manuscrits découverts dans ces grottes datent d'avant 68, et sont donc antérieurs, et de loin ! au fameux papyrus P⁵² (= Jn 18, 31-33 ; 37-38), conservé à la bibliothèque universitaire John Rylands de Manchester, daté du premier quart du deuxième siècle, et longtemps considéré comme le plus ancien manuscrit du Nouveau Testament.

Ce n'est pas tout. Depuis Noël 1994, la nouvelle datation du papyrus *Magdalen College* d'Oxford (P⁶⁴) nous ramène aussi à l'époque des Apôtres, témoins oculaires des faits et gestes de Jésus, de ses miracles et de ses prophéties². N'en déplaise aux nombreux spécialistes dont ce résultat dérange les thèses modernistes. Cette certitude scientifique, aujourd'hui renouvelée par les critères objectifs de la papyrologie, ne fait que vérifier l'affirmation des Évangélistes eux-mêmes : de saint Luc déclarant que sa documentation lui fut transmise « par ceux qui, depuis le commencement, furent les témoins oculaires et les serviteurs de la parole » (Lc 1, 2). Parmi ces témoins et serviteurs, le plus pur, le plus sûr, le plus auguste et le plus vénéré : la Vierge Marie, « servante du Seigneur », avait « conservé avec soin toutes ces choses en son Cœur » (Lc 2, 19 et 51).

Il en va de même de saint Jean soulignant qu'il a vu, de ses yeux vu, le soldat percer le flanc de Jésus sur la Croix : « Celui qui a vu rend témoignage pour que vous aussi vous croyiez. Son témoignage est véritable et celui-là sait qu'il dit vrai. » (Jn 19, 35)

LE SCRIBE INSPIRÉ

Il résulte de l'identification du 7Q5 et de la date du manuscrit d'Oxford P⁶⁴ que, dans les années précédant la guerre Juive et la chute de Jérusalem, les Évangiles selon saint Marc et selon saint Matthieu, non seulement existaient sous forme de rouleaux mais avaient déjà été copiés en codex. Quoi d'étonnant ? Il suffit de réfléchir à ce qu'étaient Marc et Matthieu. Du premier, nous avons déjà parlé³. Parlons donc du second.

Qui était saint Matthieu ?

« Appelé par Jésus quand il était assis au bureau des péages près de Capharnaüm (Mt 9, 9 ; Mc 2, 14 ; Lc 5, 27-28),

il était bien plus qu'un simple "collecteur de taxes". C'était un *télon*, c'est-à-dire, comme l'indique ce mot grec, un officier responsable du bureau des péages. Il surveillait le point de passage le plus important de la frontière.⁴ »

« Si Matthieu était peu enclin à parler de lui-même, observe Thiede, saint Luc nous en dit davantage et souligne le rang social et l'aisance matérielle de Lévi-Matthieu quand il rapporte la scène qui suivit son appel : "Puis Lévi donna un grand festin pour Jésus dans sa maison" (Lc 5, 29). » Thiede ajoute : « Un tel homme devait avoir, outre ses qualifications professionnelles, des ressources financières. Il va sans dire qu'il parlait couramment l'araméen et le grec et, selon certains savants, Matthieu maîtrisait l'art de l'écriture rapide », ou *tachygraphie*. Thiede consacre une étude passionnante à cette question, dans son chapitre 6 : *Les scribes et le christianisme* (p. 176-198). À la suite de Moule, de l'université de Cambridge, « l'un des spécialistes anglais du Nouveau Testament qui ont su conduire leurs recherches avec une liberté réconfortante, à l'écart des orientations et des modes de la théologie », Thiede avance que Matthieu « pourrait bien s'être dépeint lui-même en citant les paroles particulières de Jésus dans le chapitre 13, 51-52 de son Évangile : "*C'est pourquoi tout scribe qui devient un disciple du royaume des cieux est semblable à un maître de maison qui tire de sa resserre des choses nouvelles et des choses anciennes.*" » Moule notait que « scribe », *grammateus* en grec, ne désigne pas le « rabbin scribe », docteur de la loi, mais « plus précisément celui qui maîtrise bien l'art d'écrire »⁵.

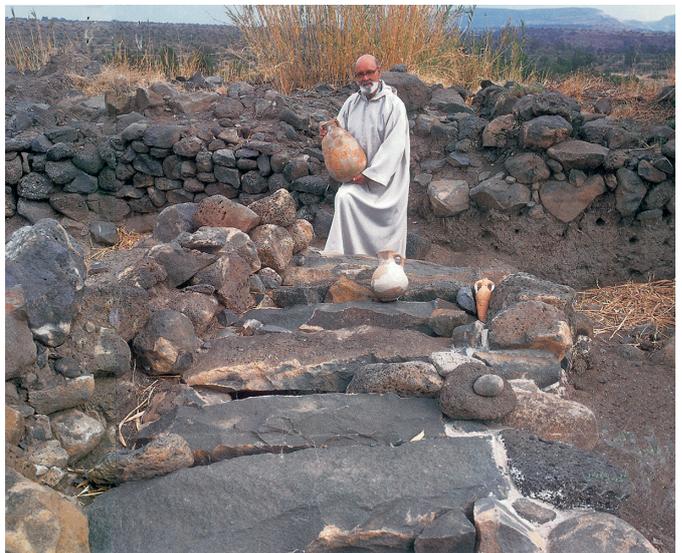
« De façon assez logique, des savants ont suggéré qu'il était tout à fait capable de noter mot pour mot le long Sermon sur la montagne », tout comme Tertius sera capable de noter les propos de saint Paul vingt ans plus tard (Rm 16, 22). « Il va sans dire que l'idée d'un Sermon authentique dérange les critiques du Nouveau Testament qui sont convaincus que saint Matthieu n'a jamais écrit son Évangile, et que le Sermon sur la montagne est une concoction d'une communauté tardive, une reconstitution, pièce par pièce, de toutes sortes de paroles disparates plutôt que le résumé d'un véritable sermon prononcé par un Jésus véritable ; mais les faits historiques doivent être abordés sans préjugés.⁶ »

C'est ce que nous allons faire sans tarder, non sans implorer l'assistance des scribes inspirés et de Notre-Dame qui leur ouvrit les secrets de son Cœur Immaculé (Lc 2, 19 et 51).

Ave Maria !

(1) G. de Nantes, *Le "7Q5" fragment de saint Marc, don royal de Jésus à son Église*, *ibid.*, p. 5-16 ; B. Bonnet-Eymard, *7Q : trésor chrétien*, p. 22-30.
(2) B. Bonnet-Eymard, *Le premier Évangile retrouvé*, *op. cit.*, p. 95-116. – (3) *Ibid.*, p. 110. – (4) Thiede, *op. cit.*, p. 31. – (5) *Ibid.*, p. 32. – (6) *Ibid.*, p. 179.

*Le Père Bargil Pixner (bar Gil, « fils de la joie », transposition hébraïque de son prénom de Virgile), est né en 1921 dans le nord de l'Italie. Moine bénédictin à l'abbaye de la Dormition, sise sur la colline appelée aujourd'hui mont Sion, au sud-ouest de la vieille ville de Jérusalem, il enseigne l'archéologie et la topographie bibliques. Il est arrivé en Israël au lendemain de la guerre des Six Jours. À partir de 1977, il ouvre un chantier de fouilles, avec le concours de ses étudiants, et découvre le "quartier des esséniens", au sud de l'abbaye (cf. À la découverte, p. 78-81 ; cf. plan de Jérusalem, *ibid.*, p. 91). On le voit ici sur le site de Bethesda, recherché depuis des siècles, retrouvé grâce à son intuition. À Jean-François Mongibeaux, il a raconté comment il s'était aventuré sur cette colline, endroit stratégique longtemps occupé par les Syriens : « Parmi les douilles et les fusils abandonnés, j'ai ramassé des tessons de poterie, que les soldats avaient exhumés en creusant leurs tranchées. » Ces tessons dataient de l'époque romaine. « Sur la colline, il y avait donc une ville contemporaine du Christ. Et ce ne pouvait être que Bethesda ! » (FIGARO MAGAZINE du 21 décembre 1996. Photo Gérard Noël).*



LA SCIENCE ET LA FOI CHRÉTIENNES SYSTÉMATIQUEMENT MASSACRÉES

Au seuil de l'année 1997, consacrée par le pape Jean-Paul II à la Personne de Notre-Seigneur Jésus-Christ, *La Croix* du 22-23 décembre 1996 sortit un dossier censé récapituler « tout ce que vous avez toujours voulu savoir sur Jésus ». Or, après avoir analysé soigneusement les seize “questions-réponses” de cette somme de contrevérités, nous avons dû constater qu'elles aboutissaient à condamner à mort une seconde fois Jésus-Christ Notre-Seigneur, le Messie d'Israël, rejeté jadis par les siens. Je renvoie mon lecteur à notre étude, “Le mystère de l'Église et l'Antichrist”, de janvier dernier¹.

Les cinq émissions programmées par la chaîne *Arte*, du 25 au 29 mars 1997, du Mercredi au Samedi saint, sous le titre *Corpus Christi*, ont marqué une sorte d'exécution de ce verdict meurtrier, sous une forme “médiatique” d'une puissance indéniable, donnant le signal de départ à cette anticroisade annoncée par nous dès janvier comme une « marche forcée de Satan vers l'an 2000 ».

Le « *Corps du Christ* », nous le contemplons sur le Saint Suaire sanglant et meurtri de tous les stigmates de sa Passion douloureuse. Le 13 octobre 1988, les “vingt et un” coauteurs de la datation au carbone 14 avaient proclamé à la face du monde scientifique, par la voix de l'Église catholique en la personne du cardinal Ballestrero, que c'était une imposture, que ce drap n'avait jamais enveloppé le Corps du Christ ni n'était taché de son Sang précieux. Pour cette Pâque des chrétiens, un “sanhédrin” de comédie, en tout vingt-sept savants biblistes, prononça que Jésus-Christ, Fils de Dieu Sauveur, objet de notre adoration et de notre amour, n'était pas le « Jésus de l'Histoire », crucifié en l'an 30 de notre ère. Ce dernier, « Jésus le Nazôréen », n'avait jamais été « l'inventeur de l'Eucharistie, c'est-à-dire du rite chrétien où le partage du pain et du vin est accompli en mémoire de lui »². Bien que le récit de cette institution lui en fasse « jouer le rôle », « rétroactivement », dans les Évangiles, c'est une légende, c'est un « travail d'écriture », un travail du cerveau, fruit d'une « longue élaboration », selon le présupposé qui gouverne toute la démarche de Gérard Mordillat et Jérôme Prieur, précisé en toutes lettres dès l'introduction de chacun des cinq livrets de leurs émissions, sous une forme faussement interrogative :

« *Son corps crucifié fut-il celui d'un Dieu ?*

« *Celui d'un homme ?*

« *Ou le corps d'un texte ?* »

Eh bien, non ! Ce Corps crucifié pour nous, pour notre salut à tous, n'est pas « *le corps d'un texte* », proposition absurde, scientifiquement intenable, avant même d'être impie ! Ce Corps crucifié est le Corps d'une Parole, d'un Verbe, Verbe de Dieu, Dieu lui-même, Dieu fait homme, cela oui ! c'est notre foi et sur preuves. Car « le Verbe s'est fait chair » dans le sein virginal de Marie au Cœur Immaculé, et « Il habita parmi nous ». Mais « *le corps d'un texte* », c'est, déjà ! du charabia.

Avant d'être un article de notre foi, tel est le premier mot, le prologue même du « *corps* » du « *texte* », auquel prétend se référer l'émission *Corpus Christi*, texte authentique témoin de la divine existence et vérité de ce Corps crucifié et ressuscité, l'Évangile de saint Jean.

POLÉMIQUE ANTICHRÉTIENNE...

Le Figaro du Mardi saint 25 mars 1997, donnait le branle à l'orchestration formidable qui devait accompagner ce coup de force médiatique, en annonçant « les cinq émissions, parfois contestables mais toujours passionnantes, sur le récit de la

Passion selon saint Jean », sous le titre : “*QUE SAVONS-NOUS DE JÉSUS ?*” Écoutez Figaro faire l'article :

À cette question, « les auteurs, Gérard Mordillat et Jérôme Prieur, s'efforcent de répondre à travers le double regard de l'histoire profane et des écrits évangéliques ». Il précisent : « *C'est le texte pour le texte qui a séduit les réalisateurs : n'étant pas croyants, leur démarche ne pouvait être religieuse*, confient-ils. » Ils ont même réussi à communiquer cette absence d'émotion religieuse à leurs interlocuteurs catholiques. Mais non pas aux juifs, épris de leur Terre, de leur race, des Promesses, et qui ne s'en cachent pas ! car c'est leur fierté dont les savants chrétiens pourraient prendre de la graine. Pourquoi ceux-ci renient-ils leur foi quand ceux-là nous exposent la leur avec joie ?

N'étant point religieuse, la démarche des réalisateurs est donc à prétention scientifique et, de ce point de vue, « Gérard Mordillat et Jérôme Prieur ont accompli une tâche considérable : cinq ans de travail, une année de montage. Ils ont dû lire plusieurs dizaines de livres pendant trois ans. » On peut sourire de cette vantardise d'enfants. Mais il est vrai qu'à ce prix, à ce petit prix, ils ont réussi un coup médiatique sans égal : « Au terme de cette période d'imprégnation, ils se sont estimés prêts à rencontrer une centaine de chercheurs. Ils en ont retenu vingt-sept pour participer à leur émission. » Voyez comme ils se juchent, avec quel aplomb ! au-dessus de tous, comme Jupiter rendant ses arrêts sur son Olympe ! « Ils ont choisi les plus grands spécialistes dans leur domaine : histoire du judaïsme, christianisme primitif, sociologie de la Palestine, archéologie, épigraphie. »

Ces deux inconnus se font juges ! Et non seulement juges, mais encore artisans du montage qui aboutit à l'accord général de ces vingt-sept savants, sans un pli, sauf sur des détails insignifiants. Ce consensus mondial, international et interreligieux, exprime la vérité de LA SCIENCE moderne. Il est, de soi, infaillible. Ce n'est pourtant qu'un montage de cinéma :

« Ces chercheurs appartiennent aux grandes familles spirituelles : catholiques, protestants, juifs, athées, agnostiques. Mais par définition, les chrétiens étant plus nombreux à étudier les Évangiles, ils sont donc largement majoritaires parmi les vingt-sept spécialistes. » Manœuvrés, comme les marionnettes de Guignol, par les mains cachées de Gérard Mordillat et de Jérôme Prieur, chacun de ces « chercheurs » joue son rôle, mais s'en rendent-ils seulement compte ? dans un scénario dont le but apparaît de plus en plus clairement au fil des cinq émissions ; l'article du Figaro nous en prévient heureusement... courageusement :

« Le propos affiché de Gérard Mordillat est d'offrir au grand public un état des lieux : que savons-nous des Évangiles ? Mais il y a, hélas, une autre intention qui pollue d'éphémère cette question éternelle.

« À l'un de nos confrères, il vient en effet de confier que cette émission est aussi, pour lui, un moyen de prolonger sa lutte contre... la loi Debré ! Signataire de l'Appel à désobéir [Appel déjà oublié du public], il poursuit sa démarche “citoyenne” à travers, dit-il, “*un film de neuf heures, Corpus Christi, qui met au jour les origines de l'antisémitisme chrétien en cherchant à amener le spectateur à se poser des questions. Je me sens, dit-il, dans le droit fil de cette idée de continuer la lutte chacun avec ses moyens.*”

« Précisant sa pensée, il note : “*Avec Shoah, Lanzmann avait filmé les conséquences contemporaines de l'antisémitisme chrétien ; nous, nous filmons l'origine de cet anti-*

(1) CRC n° 329, janvier 1997, p. 8-11. – (2) Gérard Mordillat et Jérôme Prieur, *Corpus Christi*, Enquête sur l'écriture des Évangiles, arte éditions, Pâque, p. 28.